

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(Février-mai\) : Trois billets de François à Dorothee, alors qu'ils sont tous deux à Paris](#)[Item](#)[\[Paris\], Mercredi 18 mai 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

[Paris], Mercredi 18 mai 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Deuil](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-05-18

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'ai regretté plus encore que de coutume de ne pas vous voir hier soir.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°119/156-157

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 264, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- non transcrite

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

J'ai regretté plus encore que de coutume de ne pas vous voir hier soir. Je vous ai laissée sous l'empire d'une impression triste. En vous quittant, j'ai passé à la porte de M. de Talleyrand. Bien des gens y passaient et inscrivait, comme moi, leur nom. La page était pleine. Combien de ces gens la penseront encore à lui quand il n'y sera plus ? Car ce n'est pas penser aux morts que parler d'eux comme en parlent les livres, uniquement par curiosité et parce qu'ils ont fait un peu de bruit dans le monde. Il n'y a de vrai souvenir que le souvenir tendre et plein de regret personnel. Pour mourir sans amertume, il faut être sûr, parfaitement sûr d'un cœur où l'on ne mourra point. La solitude n'est jamais plus triste, jamais plus pesante qu'à ce moment où l'on quitte tout. Confiance dans le monde inconnu où l'on va entrer, confiance encore quelque part, dans ce monde si imparfait, et pourtant si cher d'où l'on sort à ce prix on peut mourir en paix. Mon amie, Dieu seul sait lequel de nous sera appelé le premier ; mais ayons cette double confiance, et remercions-le de ce que nous pouvons l'avoir.

C'est le sentiment qui m'a accompagné hier toute la soirée, et quand je suis entré dans mon lit et jusqu'au moment où je me suis évanoui dans le sommeil. Je pensais à vous, à ma mère, à mes enfants. Je pouvais mourir. Je n'étais pas seul. Dites-le moi comme je vous l'ai dit, comme je vous le redis. Nous avons été l'un et l'autre bien battus, bien chargés. Nous avons eu et nous aurons jusqu'au bout le cœur bien malade. Mais dans notre mal, c'est un bien immense de nous être rencontrés, et de faire ensemble, hand in hand, ce qui nous reste de chemin. Vous êtes fatiguée, très fatiguée. Appuyez-vous sur moi. Moi aussi, je suis souvent fatigué, plus souvent que je ne le dis ; et j'ai besoin de m'appuyer sur vous, besoin du moins d'être sûr que je le puis si la fatigue me presse trop. Oui, j'ai besoin de vous. Adieu. Farwell. Gots sey mit ihnen. N'y a-t-il pas encore quelque autre manière de vous dire adieu ? Je vous ai beaucoup dit depuis le 15 juin, bien peu pourtant, infiniment peu auprès de ce que j'aurais à vous dire. Chaque jour, à chaque occasion douce ou pénible triste ou gaie, je me sens le cœur plus rempli que jamais. Mais le temps manque, les paroles manquent. Tout manque, excepté le cœur même. Adieu. G.

Ma petite Pauline a fort bien dormi. Elle est mieux ce matin. Ce ne sera rien.
Mercredi, 9 heures

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), [Paris], Mercredi 18 mai 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-05-18.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1682>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 18 mai 1838

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

J'ai regretté plus encore que de
 l'autre de ne pas voir vos vers hier soir. Je vous ai
 laissée sous l'empire d'une impression triste. En vous
 quittant, j'ai passé à la porte de M^{me} de Talleyrand.
 Bien des gens y passaient et inscrivirent, comme moi,
 leur nom. La page étoit pleine. Combien de ces
 gens là penseront encore à lui quand il n'y sera
 plus ? Car ce n'est pas penser aux morts que parler
 d'eux comme on parle de livres, uniquement par
 curiosité et par curiosité, on fait un peu de bruit
 dans le monde. Il n'y a de vrai souvenir que
 le souvenir tendre et plein de regret personnel.
 Pour mourir sans amertume, il faut être sûr,
 parfaitement sûr de son cœur où l'on ne mourra
 point. La solitude n'est jamais plus triste, jamais
 plus pesante qu'à ce moment où l'on quitte tout.
 Confiance dans le monde incertain où l'on va entre
 confiance encore quelque part dans le monde si
 imparfait, et pourtant si cher, d'où l'on sort, à
 ce prix on peut mourir en paix. Mon Ami, Dieu
 seul sait lequel de nous sera appelé le premier,
 mais ayons cette double confiance, et remercions-le
 de ce que nous pouvons l'avoir. C'est le sentiment

qui m'a accompagné hier toute la soirée, et quand
je suis entré dans mon lit, et jusqu'au moment
où je me suis évanoui dans le sommeil. Je pensais
à vous, à ma mère, à mes enfants. Je pouvois
mourir. Je n'étais pas seul. Dites-le moi comme
je vous l'ai dit, comme je vous le redis. Nous
avons été l'un et l'autre bien battus, bien chargés.
Nous avons eu, et nous aurons jusqu'au bout le
cœur bien malade. Mais, dans notre mal, c'est un
bien immense de nous être rencontrés et de faire
ensemble, hand in hand, ce qui nous reste de chemin.
Vous êtes fatiguée, très fatiguée. Appuyez-vous sur
moi. Moi aussi, je suis souvent fatigué, plus
souvent que je ne le dis; et j'ai besoin de m'appuyer
sur vous, besoin du moins d'être sûr que je le
peux. La fatigue me pressa trop. Oui, j'ai
besoin de vous. Adieu. Farewell. Gott Sey mit
ihnen! N'y a-t-il pas encore quelque autre
manière de vous dire adieu? Je vous ai beaucoup
dit depuis le 15 Juin, bien peu pourtant,
insuffisamment peu auprès de ce que j'aurois à
vous dire. Chaque jour, à chaque occasion, douce
ou pénible, triste ou gaie, je me sens le cœur
plus rempli que jamais. Mais le tout manque,
les paroles manquent. Tout manque, excepté

le cœur même.

Ma petite
le matin. Le

Amour.

le, ce quand
moment
Je pense
pouvoir
moi comme
Nous
bien chargés.
tout le
mat, c'est un
de faire
reste de chemin.
voyez-vous sur
fatigué, plus
de on'appuyés
que je le
Dui, j'ai
te soy mit
e outre
ous ai beaucoup
tant,
survis à
asion, douce
en le cœur
us manque,
e, exipite

le cœur même. Adieu.

Ma petite Pauline a fort bien dormi. Elle est saine
le matin. Ce ne sera rien.

Mardi 9 heures.